

ENTRETIEN AVEC YESHAYA DALSACE, rabbin de la communauté « massorti »*

Plurielles – Ce numéro de *Plurielles*, revue juive laïque, est consacré à la question du « Retour », dans ses diverses dimensions, à commencer par le « retour à la religion » qui occupe une place significative dans notre actualité. C'est pourquoi il nous a paru utile d'entendre le point de vue d'un rabbin, *a fortiori* si ce rabbin n'est pas un adepte de la langue de bois. Le *retour*, en hébreu, se dit *techouva*. Ce mot signifie aussi *réponse*. Ambiguïté ou simple homonymie ?

Yeshaya Dalsace – Je pense qu'il y a ambiguïté de sens et que cette ambiguïté permet parfois d'employer le mot à tort et à travers. À l'origine, la *techouva*, telle que la conçoit notamment Maïmonide – qui a écrit les *Hilkhot techouva*¹, en s'appuyant évidemment sur des sources talmudiques – c'est une question de repentir. Ni réponse ni retour, mais repentir après une faute. La signification de *retour* est une signification contemporaine. C'est dans ce sens que Neher l'a employé, celui d'un retour aux sources – à propos de Schönberg ou de Rosenzweig, par exemple. Ce n'est pas le cas chez Maïmonide qui définit surtout un processus psychologique et moral. Le *baal techouva* est celui qui, se retrouvant devant la situation où il avait fauté, parvient à ne plus fauter. Tant qu'on ne s'est pas retrouvé dans la

même situation – hypothèse hautement théorique, certes – on ne peut pas être *baal techouva*.

Plurielles – Il s'agit ici d'une faute donnée, d'une circonstance déterminée...

Yeshaya Dalsace – Oui, Maïmonide donne l'exemple des tentations sexuelles et l'exemple des nourritures interdites. On se retrouve devant la même situation, la même tentation, mais on résiste. C'est une affaire de maîtrise de soi, de discipline. Il ne s'agit pas d'une obéissance servile à une loi absurde. Les *mitsvot*, ce n'est pas autre chose que ce projet de maîtrise. Je pense même que ça n'a rien à voir avec la croyance religieuse. Sur ce point, je ne comprends pas les laïcs, qui veulent à tout prix rattacher le système des *mitsvot* à la croyance. S'il y a de la croyance, c'est accessoire. On peut être un parfait athée et observer les commandements, chercher à se maîtriser, à se purifier... Quelqu'un qui pratique un art, une discipline quelconque, fait-il autre chose ? Un retour à la règle, la capacité de *se reprendre*. C'est en cela un acte religieux majeur.

Plurielles – Si je parle ici de *repentir* (traduction parfois critiquée, mais après tout, étymologiquement, le mot *repentir* signifie littéralement *retour*), je ne vous choque donc pas ?

Yeshaya Dalsace – Non, pourquoi ? On a critiqué ces termes parce qu'on y a vu une expression de bondieuserie ; mais, d'une part, cette dimension-là existe aussi dans le judaïsme, et, d'autre part, il y a bien plus que cela : justement cette capacité de faire un travail sur soi.

*Le mouvement massorti (*conservative* en anglais) est un des trois grands courants du judaïsme religieux, situé entre le judaïsme orthodoxe et le judaïsme libéral. Voir www.massorti.com

1. Les lois du repentir.

Plurielles – On a le sentiment que ce repentir est une exigence permanente, mais qu'il y a aussi, si l'on peut dire, des « jours pour ça », un calendrier (*Kippour*, les « Dix Jours » de pénitence). Comment ces deux dimensions se concilient-elles ?

Yeshaya Dalsace – D'abord, oui, exigence quotidienne : on doit faire *techouva* tout le temps. Le judaïsme est un système très exigeant, si exigeant qu'il est impraticable, qu'on est forcément en échec à un moment ou à un autre. D'où un côté culpabilisateur d'ailleurs, qui peut devenir pathologique, étouffant. Mais il y a une soupape : comme de toute façon on sera en échec, ce n'est peut-être pas si grave ; et d'autre part, si on arrive à corriger, à apurer sa pratique, on tend vers la perfection. C'est l'idéal juif du *tsadik* (le « juste »). C'est forcément un travail de tous les instants : l'examen de conscience (*hechbon nefesh*) quotidien. Maïmonide va jusqu'à donner des méthodes, des recettes, pour corriger son caractère.

Maintenant, en ce qui concerne le « calendrier » : le judaïsme donne en quelque sorte un instrument à l'individu qui n'est pas forcément capable de faire ce travail tous les jours ; et surtout, il introduit la dimension collective qui me semble la plus intéressante. L'individu est porté par ce calendrier collectif, par le moment partagé par tous. Le judaïsme ne veut laisser personne derrière. La « sortie d'Égypte », c'est avec tout le monde : pas de laissé pour compte. Quand Dieu propose à Moïse de refaire un autre peuple avec une élite, Moïse refuse : c'est fondateur. La dimension collective est capitale. La fête de Kippour est liée à l'existence du peuple, du groupe. Il y a aussi une dimension collective dans la *techouva* : il faut que le groupe aussi se perfectionne, s'amende.

Plurielles – Dans ce projet de *techouva*, s'agit-il de s'amender sur le plan des actes ou sur

celui des intentions ? Le judaïsme demande-t-il autre chose que l'observance de règles et de commandements ?

Yeshaya Dalsace – En fait, on demande les deux. C'est tout un débat dans le judaïsme : les *mitsvot* ont-elles besoin de l'intention ? On considère majoritairement que oui. Si l'on prend l'exemple de celui qui donne au nécessiteux, il y a l'impératif pratique, certes : il nous est demandé de donner, c'est le minimum. Mais nous ne sommes pas quittes pour autant. Maïmonide, dans les *Hilkhot tsedaka*, introduit des graduations. Je dois donner, mais si je donne avec une bonne intention, avec un mot gentil, c'est préférable. Le judaïsme croit en la capacité de l'être humain à atteindre un niveau moral élevé.

Plurielles – Donc la *techouva* doit aussi porter sur la conscience, le caractère, les dispositions d'esprit...

Yeshaya Dalsace – Oui. Même sur son énergie au travail par exemple : se lever plus tôt, être plus dynamique, etc. Le judaïsme se préoccupe aussi de cet aspect. Certes, à force de proposer un modèle si exigeant, le risque existe d'écraser ou de décourager. Le hassidisme a cherché à conjurer ce risque, à réintroduire la joie, pour éviter de tomber dans une culpabilité mortifère.

Plurielles – Est-ce que la *techouva* concerne tout le monde ? On songe bien sûr au *Livre de Jonas*, lu au jour de Kippour, et qui raconte le repentir d'une ville païenne, Ninive. Est-ce que le judaïsme traditionnel garde à l'esprit que l'exigence morale des Nations peut excéder l'observance des « lois noachides » ?

Yeshaya Dalsace – Le judaïsme se considère certes comme une espèce de modèle, mais il n'enlève rien aux autres. Il n'a jamais dit que les Nations devaient se contenter des lois Noachides,

qui ne sont qu'un minimum, ce minimum qui fait l'humanité. Dans cette perspective, les Juifs sont aussi des « *Bney Noah* », des « fils de Noé ». Ne pas les appliquer, ce serait être un barbare. Cela dit, qu'au sein de chaque civilisation, il se crée une discipline qui soit aussi pointilleuse, – chez les bouddhistes, les moines chrétiens par exemple –, que dans le judaïsme, cela ne fait aucun doute. Il ne s'agit en aucune manière de dénier aux autres leurs capacités morales. La *techouva* existe chez les non-Juifs.

Plurielles – Dans le *Livre de Jonas*, l'exemple est donné par des « païens », ce qui en soi est remarquable ; d'un autre côté, cette *techouva* se fait quand même devant l'Éternel, dans l'horizon du Dieu d'Israël. Quand vous parlez des autres formes de discipline morale ou d'éthique, on est déjà dans un autre horizon.

Yeshaya Dalsace – Il faut contextualiser cette question. Dans les textes de l'Antiquité, le problème du paganisme est l'immoralité, représentation peut-être caricaturale, du reste. *Ninive* d'ailleurs, dans la tradition juive, c'est moins le paganisme que la puissance, le pillage, le meurtre. Ce qui est clair, c'est que les habitants de *Ninive* ont entendu le message et reviennent dans le droit chemin. Autre thème fondamental dans l'histoire de Jonas : à partir du moment où Dieu ne punit pas, il prend le risque de se ridiculiser. Un Dieu qui ne punit pas, on n'est jamais sûr qu'il existe. Jonas ne veut pas être le messager d'une divinité dont on peut se moquer. Mais là, on s'éloigne peut-être du thème de la *techouva*. Encore que... On retrouve aussi là le thème cher à Y. Leibovitz : faire *techouva*, c'est n'attendre rien en retour. À cet égard, admettons que le repentir des habitants de *Ninive*, qui se repentent parce qu'ils ont peur d'être détruits, n'est pas forcément le sommet de la *techouva* ; mais c'est mieux que rien !

Plurielles – Dernière question *halakhique*. Y a-t-il des fautes pour lesquelles la *techouva* n'existerait pas ?

Yeshaya Dalsace – Oui, il y a de l'impardonnable. Le meurtre, notamment. Il y a un passage du traité *Yoma* qui montre que, pour les fautes envers son prochain, il n'y a pas de pardon automatique, qu'il faut faire une démarche vers l'autre. Mais pour le meurtre, puisque l'autre n'est plus là pour pardonner, que se passe-t-il ? L'assassin doit accepter que le crime soit irréparable. Certes, il peut faire *techouva*, décider de ne plus tuer, regretter amèrement, mais ce qu'il a fait demeure irréparable.

Plurielles – Mais la *techouva*, ce n'est pas la réparation du mal.

Yeshaya Dalsace – Non, mais elle implique aussi cette idée de réparation. On demande aussi à celui qui fait *techouva* d'assumer ce qu'il y a d'irréparable dans ses actes. Le fait d'avoir regretté ou de se corriger ne suffit pas à corriger le passé. On se souvient de cette question du pardon, telle que Heschel la formulait à propos de la Shoah ; on ne peut pas pardonner au nom des autres, au nom des morts. Là, c'est l'exemple extrême, mais il y en a d'autres. Dans le judaïsme, humilier, vexer, faire honte à autrui est assimilé à un meurtre. Et qui nous dit en effet que le fait d'avoir été humilié une fois ne va pas provoquer chez l'individu un ressentiment pour toute la vie. Le judaïsme cherche, et c'est ce qui est intéressant, à aller jusqu'au bout de la chaîne des conséquences.

Plurielles – Abordons l'aspect éthique. On a parlé du *Baal techouva*. Aujourd'hui ce mot a pris une dimension particulière, un peu différente : il désigne celui qui, issu d'une culture profane, revient au judaïsme, de manière globale : celui qui

fait retour à la religion, parfois de manière très... ostentatoire. Comment voyez-vous cette nouvelle acception ?

Yeshaya Dalsace – Le phénomène a toujours existé depuis Moïse ! Moïse est l'archétype même de celui qui, né loin de sa religion, y revient. On peut rapporter cet aspect à la notion de *Tinoq cheni-chba*, l'enfant juif enlevé et élevé chez des païens, qui ne connaît rien : peut-on lui reprocher de ne pas faire ce qu'il ne connaît pas ? Évidemment, certains exemples sont plus célèbres que d'autres : les marranes, la famille de Spinoza – et peut-être même Spinoza lui-même...

Plurielles – On ne peut quand même pas présenter Spinoza comme un *Baal techouva*.

Yeshaya Dalsace – Ce n'est pas si clair. Après tout, son dernier ouvrage est une grammaire hébraïque...

Plurielles – Cela ne suffit peut-être pas à en faire un *Baal techouva*... même des protestants faisaient des grammaires hébraïques !

Yeshaya Dalsace – Soit, mais dans un esprit différent. Spinoza reste travaillé par le judaïsme. Au même titre que Herzl. Il n'est pas dit que Spinoza, dans d'autres circonstances, avec une autre communauté, n'aurait pas pu vivre en juif... Son judaïsme n'a pas disparu.

Plurielles – Certes, mais les restes de judaïsme, c'est encore autre chose que le retour au judaïsme.

Yeshaya Dalsace – D'accord, mais je prends un exemple limite, délibérément. Prenons le parcours d'Herzl : c'est aussi un parcours de *techouva* ; après tout il y a consacré sa vie, épuisé ses forces, rien ne l'y obligeait.

Plurielles – De Moïse à Herzl, voilà un prisme très large. Doit-on en déduire que vous refusez de

réserver le terme de *Baal techouva* au seul Juif qui fait retour à la Tora stricto sensu ?

Yeshaya Dalsace – Absolument. Ce serait réduire la notion. Cette notion implique – et là nous sommes bien dans le retour – un retour à ce qui est perdu...

Plurielles – En mettant sur le même plan mémoire, culture, religion... ?

Yeshaya Dalsace – Oui. C'est une seule et même démarche identitaire, où l'on cherche à renouer avec ce dont on s'est éloigné. En ce sens, la notion est complexe.

Plurielles – Mais on peut imaginer qu'un rabbin privilégie la forme religieuse de la *techouva*.

Yeshaya Dalsace – Oui et non, cela dépend. Si c'est pour tomber dans une sorte de ritualisme caricatural, je ne vois pas de profondeur là-dedans ; alors qu'il y a des formes de *techouva* laïque qui valent largement par leur spiritualité des formes religieuses superficielles. Le judaïsme est plus complexe qu'une simple religion. Le « repentir » n'est pas l'exclusivité des religieux. Peut-être que le laïc ne fera pas *techouva* sur tel point alimentaire parce que cela ne vaudra rien dire pour lui, mais il le fera sur un autre plan. Il n'y a pas lieu de hiérarchiser entre celui qui remet les *tsitsit* et celui qui, par exemple, se met à étudier le yiddish avec passion.

Plurielles – Parlons de celui qui revient à la religion proprement dite. Ce qui se passe parfois normalement engendre d'autres fois de vrais drames, des conflits, voire des dislocations familiales, des formes d'intolérance aiguë...

Yeshaya Dalsace – Il y a là une perversion. Le fondement du judaïsme, c'est le vivre ensemble : faire en sorte que la famille reste unie. Sans quoi il n'y a pas d'Israël, problématique qui intéres-

sait beaucoup Léon Ashkénazi, d'ailleurs. Or, au nom du rite, certains sacrifient ce vivre ensemble. Il y a là une pathologie de la *techouva*, nourrie par la nostalgie d'un monde qui, de toute façon, n'était pas ce qu'on croit. Entre le judaïsme traditionnel et le retour au ghetto, il y a une différence énorme. Au-delà des questions techniques – du *modus vivendi* à trouver avec les autres, des aménagements, etc., je récusé cette sorte d'obsession de la pureté, ce « *néo-qumranisme* ». On se met dans une « grotte », qui nous donne l'illusion d'être protégés, hors du temps, on veut revenir à un âge d'or, avant les Lumières, la sécularisation, etc. Or, c'est une disposition d'esprit malsaine, inapte à fournir des réponses. Le judaïsme a traversé une période de sécularisation, pour toutes sortes de raisons, mais ce n'est pas en revenant à des formes pré-modernes de judaïsme qu'on trouvera une réponse. Ce phénomène n'est peut-être d'ailleurs pas appelé à durer.

Plurielles – Des problèmes éthiques considérables se posent parfois. On a vu des Juifs du « retour » qui, après leur divorce, ne voulaient plus connaître leurs enfants nés d'une femme non juive...

Yeshaya Dalsace – C'est une pathologie, morale et psychologique. Et si l'on me dit qu'un tel homme suit l'avis d'un rabbin, je lui dirai qu'on a le rabbin qu'on mérite ! Comme dans les *Pirkéi Avot* : « fais-toi un rabbin » – ce qui peut signifier « trouve-toi un maître » mais aussi « choisis ton rabbin ». Sur cette question que vous soulevez, celle du statut de l'enfant, le modèle, pour moi, c'est Abraham, qui, quand Dieu lui annonce la naissance d'Isaac, demande « que deviendra Ismaël ? » et n'a de cesse qu'il n'ait reçu la promesse qu'Ismaël fondera lui aussi une grande nation... La tradition ajoutera même qu'Abraham restera en relation avec Ismaël. Dans le cas que

vous soulevez, c'est une faillite de l'individu et du système. C'est une « profanation du Nom » (*Hilloul achem*). Celui qui n'est pas capable d'assumer son passé, ses enfants, prétend renouer avec la tradition, et en réalité la profane.

Il y a chez certains la volonté de trouver une réponse, une réponse toute faite. Or, la réponse, on la trouve en soi. Qu'on s'inspire d'un maître, d'une tradition, bien sûr ; mais le travail se fait à l'intérieur de chacun. La religion, la spiritualité, c'est une démarche intérieure qui demande une profondeur, pas cette caricature. Les laïques caricaturent souvent la religion mais la religion se caricature parfois elle-même. Que de fois on voit des ignorants habillés comme des rabbins ! L'habit est très significatif. Ce besoin de se montrer, cette manie de se vêtir parfois en dehors même des traditions vestimentaires ancestrales... Des séfarades qui se croient obligés de s'habiller à la mode d'Europe de l'Est, cela fait sourire. Je ne juge pas les individus, mais le phénomène. Certaines personnes cherchent à se faire accepter dans des cercles, à montrer patte blanche : il y a quelque chose de triste, parfois.

Plurielles – On est frappé, souvent, par ce renoncement à l'esprit critique ou par une fixation sur des aspects purement extérieurs de la religion, comme celui des règles de pudeur.

Yeshaya Dalsace – Aspect révélateur, en effet. En Israël, il se passe actuellement dans certains milieux une mise au ban des femmes. Il n'y a quasiment pas de semaine sans incident. Une ligne de bus qui ne peut plus passer sans se faire lapider à *Mea Chearim*, d'autres lignes fréquentées par des orthodoxes où hommes et femmes sont séparés, le chant des femmes qui fait problème. Pourquoi cette focalisation ? Certes le judaïsme s'est intéressé à la pudeur (« *tsniout* »), ces règles doivent être étudiées avec intelligence pour savoir comment et jusqu'où les appliquer. Le contexte

sociologique où se sont développés ces textes est un contexte de séparation des sexes assez stricte. Mais en même temps, le Talmud montre l'existence de rapports, de fréquentation entre les sexes, dont l'audace parfois nous étonne. La fixation qui s'observe aujourd'hui sur certains faux problèmes est révélatrice d'un vide. Elle devient une raison d'exister. C'est à mon sens le marqueur d'un échec profond de ces milieux-là. Ce phénomène de radicalisation est un aveu d'échec.

Plurielles – Ce qui m'amène à la dernière question. Quand on vous parle de « retour du religieux », comment l'envisagez-vous ? avec confiance ? avec défiance ? Y voyez-vous une promesse ou une menace ?

Yeshaya Dalsace – Il ne faut pas caricaturer. Le phénomène de la sécularisation a eu des conséquences négatives pour le judaïsme et sa survie, c'est certain. Le phénomène du retour est en ce sens

positif. Il y a aujourd'hui beaucoup plus de lieux où l'on étudie, de lieux et de livres juifs, de gens connaissant les textes, l'hébreu. Pour autant, il y a un revers de la médaille, des aspects caricaturaux, on l'a dit. Mais sur le long terme, il y aura un retour de balancier. Au niveau de la culture juive, ces cent cinquante dernières années ont été des montagnes russes : que de révolutions, de bouleversement : assimilation, sionisme, Shoah ! On traverse là une zone de turbulence, mais ce qui est intéressant est de savoir si l'avion va continuer à voler et comment. Moi, je reste optimiste sur les ressources du judaïsme et sur sa force de renouvellement. Je suis sûr qu'il n'a pas dit son dernier mot et que ce dernier mot ne sera pas celui du sectarisme. Je suis sûr que de ces phénomènes vont sortir des choses intéressantes, mais cela pas forcément à court terme : cela peut prendre quelques générations...

Propos recueillis par Philippe Zard